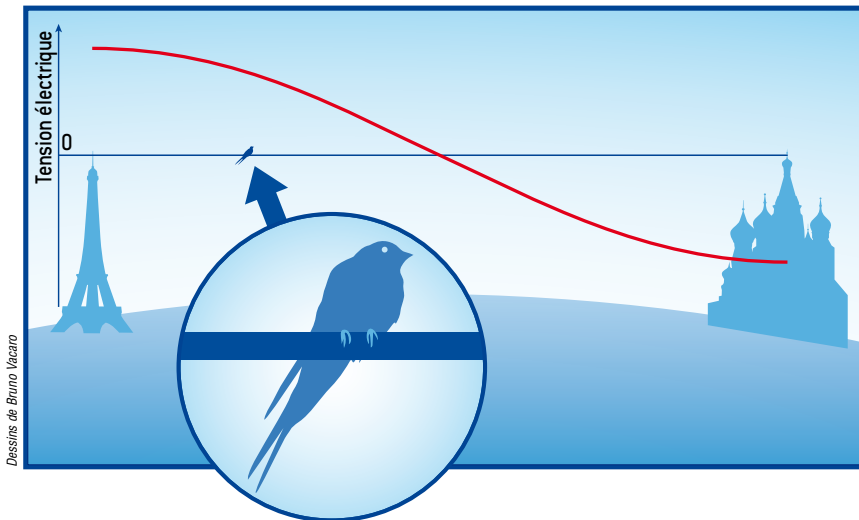




Dessins de Bruno Vacaro

À TOUT INSTANT, le long d'une ligne de courant alternatif à 50 hertz, la tension varie selon une sinusoïde très étalée, dont la demi-longueur d'onde est d'environ 3 000 kilomètres (*en rouge*). En raison de cette variation spatiale, les deux pattes de l'oiseau ne sont pas tout à fait au même potentiel électrique. Un courant associé parcourt l'oiseau, mais son intensité est négligeable, la différence de potentiel étant très faible.

Examinons les cas de l'oiseau perché sur le fil et de l'électricien réparateur. Ce dernier ne doit bien sûr pas être relié au sol : selon l'environnement et le type de tension, il accède à la ligne soit à l'aide d'une nacelle isolée, soit par hélicoptère. Mais contrairement à l'oiseau, tout son corps à l'exception du visage est recouvert d'une tenue conductrice, en général une combinaison tissée en fil d'argent et incluant gants et bottes. Pourquoi ?

Sur les lignes à très haute tension, on dépasse les 100 000 volts : en France, elles sont à 400 000 volts pour le transport et à 225 000 volts pour la répartition. Lorsqu'un oiseau entre au contact de la ligne, il se comporte comme un condensateur sur lequel on branche un générateur : il se charge électriquement. Il en est de même pour l'électricien réparateur.

Ainsi, lors du premier contact, l'oiseau, initialement neutre, va se charger. La situation est inverse à ce qui se passe lorsque, après avoir marché sur un tapis, nous nous sommes chargés d'électricité statique : quand nous touchons un objet métallique, nous ressentons une petite décharge qui picote, dû au transfert de charge assurant l'égalisation entre notre potentiel électrique et celui de l'objet. En pratique, ce qui compte, c'est le saut de potentiel qu'il faut réaliser, soit pour se charger, soit pour se décharger.

Dans les situations domestiques, notre potentiel peut atteindre quelques dizaines de kilovolts par temps sec. Cette valeur est du même ordre que celle des lignes à haute

tension. Mais pour réparer des lignes à très haute tension, on s'expose à une charge dix fois supérieure. Autrement dit, pour un humain, on quitte le domaine de la petite décharge pour une bonne secousse.

Qui plus est, comme le courant est alternatif, cette tension oscille 50 fois par seconde. Par conséquent, l'oiseau ou l'électricien vont se charger alternativement positivement et négativement. Quelles sont les charges et les intensités de courant mises en jeu ?

Afin de les déterminer, simplifions la géométrie en considérant que les organismes sont... sphériques ! La capacité électrique d'une sphère isolée dans l'espace est égale au produit de son rayon, de la permittivité électrique du vide et d'un facteur géométrique 4π . Il s'ensuit que la capacité d'une sphère de un mètre de diamètre est de l'ordre de un vingtième de nanofarad (5×10^{-11} farad). La charge étant égale au produit de la capacité par la tension, on en déduit qu'un homme en contact avec une ligne à 400 000 volts recevrait une charge d'environ 25 microcoulombs, tandis que l'oiseau, dix fois plus petit, recevrait une charge de 2,5 microcoulombs. C'est cette charge qui est à l'origine de la petite étincelle lors du premier contact avec la ligne.

Taille plus petite, courants plus faibles

La tension ayant une fréquence de 50 hertz, la charge passe 50 fois par seconde d'une valeur positive à une valeur négative. L'amplitude de sa variation est donc de 60 microcoulombs pour l'électricien, et cette variation a lieu, dans un sens et dans l'autre, 100 fois par seconde. Le courant correspondant est donc de l'ordre de 5 milliampères.

Pour l'oiseau, ce courant est inférieur au milliampère, ce qui est sans doute négligeable et à peine ressenti. Pour l'électricien, en revanche, une intensité de 5 milliampères est dangereuse. C'est pourquoi il porte une combinaison conductrice faisant office de cage de Faraday : les charges se répartissent sur cette surface conductrice, sans pénétrer dans le corps.

Cette combinaison protège aussi les électriciens de l'« effet Corona ». Les très

LES AUTEURS



Jean-Michel COURTY et Édouard KIERLIK sont professeurs de physique à l'université Pierre-et-Marie-Curie, à Paris. Leur blog : <http://blog.idphys.fr>



Retrouvez la rubrique
Idées de physique sur
www.pourlascience.fr

hautes tensions sont en effet à l'origine d'une ionisation partielle de l'air et de courants électriques supplémentaires au voisinage de la ligne – que nous entendons sous forme de grésillements. Cet effet peut provoquer de petites aigrettes comme dans les feux de Saint-Elme, notamment quand l'électricien approche sa main gantée de la ligne (voir la figure page 89). Sa combinaison évite qu'il reçoive ces courants d'une autre nature.

Pour un oiseau, qui n'a pas de combinaison protectrice, un autre effet pourrait intervenir. Dans les lignes de transmission en courant alternatif, la tension le long de la ligne dessine à chaque instant une courbe sinusoïdale (voir la figure page ci-contre). Par conséquent, les deux pieds du volatile ne sont pas au même potentiel. Cette différence, qui crée un courant à travers le corps de l'animal, est-elle dangereuse ?

Lors d'un orage, si l'on se trouve debout près d'un arbre touché par la foudre, la différence de potentiel entre les deux pieds (liée à la circulation des courants dans le sol) peut dépasser le kilovolt, d'où un fort risque d'électrocution pour les humains et surtout pour les quadrupèdes comme les vaches, dont les pieds sont plus écartés.

Sur une ligne à haute tension, heureusement, la fréquence de la tension alternative est basse, d'où une longueur d'onde gigantesque : près de 6 000 kilomètres. En ordre de grandeur, la différence de potentiel entre les deux pattes de l'oiseau est égale à la tension du courant multipliée par le rapport distance entre pattes/longueur d'onde. Pour une ligne à 400 000 volts, on trouve alors une minuscule différence de potentiel, de quelques millivolts au plus. Pas de quoi griller le volatile ! ■

BIBLIOGRAPHIE

J. A. Redinz, *Birds on power lines*, *American Journal of Physics*, vol. 82, pp. 691-694, 2014.

G. Stix, *Working hot : life at 765 kV*, *IEEE Spectrum*, vol. 25(9), pp. 54-56, 1988.



Neurodiététique Connaître son cerveau pour mieux manger

Pourquoi faut-il connaître son cerveau pour mieux manger ? D'abord pour le nourrir convenablement. Ensuite pour éventuellement perdre quelques kilos : suivre un régime est inéluctablement voué à l'échec si on n'a pas compris le fonctionnement de ses neurones. Enfin pour apprécier, à sa juste valeur, le plaisir de manger.

96 pages - 7,50€

Disponible en kiosque
et sur www.cerveauetpsycho.fr